

# Un premier patron

Autor(en): **Champigny, Myriam**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **10 (1980)**

Heft 6

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-829809>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

C'est à dix-neuf ans que je gagnai ma vie pour la première fois comme secrétaire. Et la providence permit que M. Victor Moreau, avec sa bonne figure de basset moustachu, fût mon premier patron. Il était chef d'un service culturel au quartier général de la France Libre à Londres. Il y a presque quarante ans de cela.

Timide, très nerveux, il sursautait au moindre bruit. Petit et rondelet, il aurait fait rire. Mais Moreau était grand, bien habillé. Il était bien habillé dans les deux sens du terme, d'ailleurs. Il portait des tweeds et des cachemires de bonne qualité. Mais il était aussi recouvert de plusieurs couches de vêtements et de sous-vêtements: fragile des bronches, il ne fallait pas qu'il prit froid dans les brouillards londoniens et les bureaux mal chauffés du temps de guerre. Il frôlait parfois le ridicule, mais y échappait grâce à sa haute taille et à une élégance certaine de la silhouette et du geste. Il avait un je-ne-sais-quoi de britannique. Il bégayait un peu et son anglais était excellent. Ses collègues français l'écoutaient avec envie. Quant aux Anglo-Saxons, ils étaient enchantés de trouver un Français qui ne portât pas de béret basque et, surtout, qui fût assez bien élevé pour ne pas faire un discours électoral chaque fois qu'il ouvrait la bouche. Ses «euh... euh...» étaient dignes des meilleures *public schools*.

Beaucoup de gens étaient persuadés que le gant de velours cachait une main de fer. Mais heureusement pour moi il n'y avait pas une once de métal dans cet excellent homme. Nous en profitions, les autres secrétaires et moi. Nous l'appelions Totor, entre nous. Il était bien trop gentil pour être respecté par ses inférieurs.

Chaque fois que j'entrais dans son bureau, il sursautait sur son fauteuil comme si on l'avait pincé la main dans le sac. J'appris peu à peu comment éviter ses pauvres yeux de chien coupable et son petit sourire de Mickey Mouse face au grizzly. J'entrais, rapide et efficace, l'air trop préoccupé pour songer à regarder dans quelque autre direction que celle du classeur. Je tirais un tiroir, feuilletais un dossier, et puis, lorsque je le supposais remis de ses émotions, je me tournais lentement vers lui. Je me raclais la gorge, je faisais un «euh...?» hésitant et interrogatif pour embrayer. A cela, il répondait par un: «Oui, Mademoiselle?» et à partir de ce moment-là nous pouvions avoir une conversation presque normale. Etant donné son extrême gentillesse, il lui paraissait que me répondre un simple «oui» pour me signifier son accord

# Un premier patron

Récit vécu

de Myriam Champigny

n'était pas suffisant. Il y ajoutait toujours un «absolument» ou un «sans nul doute». Souvent il disait: «Vous avez tout à fait raison» ou «Vous faites bien de m'y faire penser». C'était le patron parfait, surtout pour un premier patron. Mes nombreuses erreurs, entre autre mes fautes de frappe, n'avaient (je le cite) aucune espèce d'importance. Il disait: «Nous allons juste ajouter un petit «e» et ça ira très bien.» Il traçait avec son stylo un petit «e» qui faisait un gros pâté et rendait le mot entier illisible.

Totor, chaque matin vers dix heures, passait sa tête de basset dans l'embrasure de la porte de mon petit bureau et me disait la phrase rituelle: «Mademoiselle, je m'absente un instant.» Il revenait au bout d'une vingtaine de minutes, le *Manchester Guardian* à la main, une goutte brune à la moustache et une miette de croissant au revers du veston. Un jour, je le vis installé au tea-room du coin et j'eus envie de tambouriner à la vitre. Mais j'avais peur de le faire sursauter.

Sa femme lui téléphonait tous les jours vers onze heures et vers trois heures. «Ah, c'est vous, Tine!» s'exclamait-il chaque fois comme s'il ne l'avait pas vue depuis des semaines. Je ne sais pas de quoi elle lui parlait car tout ce que j'entendais c'était des: «Mais absolument, Tine, vous avez mille fois raison...» Mon Dieu qu'il était donc gentil! Nous étions tous enchantés, au bureau, qu'il eût une femme appelée «Tine». Ce petit nom s'accordait bien avec sa voix qui était haute et claire. Un jour qu'elle téléphona plus tôt que d'habitude, je lui dis que mon patron était sorti prendre son café et qu'il la rappellerait dès son retour. Il y eut un silence au bout du fil. «Oh, mais c'est impossible,» dit Tine. «Il ne peut pas vous rappeler?» «Non, je dis que c'est impossible qu'il ait été prendre un café parce que mon mari ne boit pas de café» expliqua Tine. «Peut-être une tasse de thé, je ne sais pas...» «Non, Mademoiselle, c'est impossible. Il ne prend rien entre les repas, cela lui est

absolument défendu par le médecin.» J'avais gaffé, il fallait rattraper ça, coûte que coûte. «Il a sans doute été s'acheter un journal» dis-je. «Je crois qu'il va parfois acheter le *Manchester Guardian*.» Nouvelle gaffe. «Ça m'étonnerait beaucoup, Mademoiselle, car nous recevons le *Manchester Guardian* à la maison», dit Tine avec un petit rire amusé. «Alors, je ne sais pas, peut-être juste une bouffée d'air frais...?» «D'air frais?» demanda Tine à mi-chemin, cette fois, entre l'amusement et l'effroi. «Mais l'air du matin lui est in-ter-dit! Voudriez-vous au moins voir s'il n'a pas oublié son écharpe?» «Non, Madame, il ne l'a pas oubliée, soyez sans crainte.» Naturellement, l'écharpe et le chapeau de Totor étaient restés là, accrochés au porte-manteau.

A son retour, quand je lui dis que sa femme avait appelé, Moreau fit un petit bond. Ses yeux semblaient quémander mon aide. «Je lui ai dit que vous aviez été prendre l'air un moment...» «Ah, très bien, absolument, vous avez tout à fait raison, merci...» Je l'entendis au bout du fil quelques instants plus tard: «Mais oui, Tine, mais non, Tine, bien sûr Tine, pas oublié mon cache-nez, mais non, une ou deux minutes tout au plus...» J'étais bien contente d'avoir menti à Tine puisque Totor lui mentait aussi. Très évidemment, elle se préoccupait beaucoup de la santé de son mari. Et l'idée qu'il vivait une double vie ne l'effleurait pas. Cette vie parallèle qui durait vingt minutes chaque matin et consistait en un café *cappuccino* et un croissant à la cannelle devait être tenue secrète à tout prix. Il aurait dû nous en avertir. Mais il n'avait pas osé, bien sûr. Il fallait espérer qu'elle n'allait pas téléphoner au moment de la double vie. Il fallait aussi espérer qu'il ne devrait pas abandonner ses petites pauses-café du matin: il semblait tout ragaillard, au retour. Le *Manchester Guardian* restait un mystère: il n'arrivait pas avec ce journal, le matin. Donc l'exemplaire qu'il recevait par abonnement restait chez lui et celui qu'il tenait à la main après le café défendu, il l'achetait. C'était un *Manchester Guardian* défendu. Que dirait Tine, si elle savait? Mais non, Tine était un peu mère-poule avec son Totor, voilà tout. Et c'était plutôt touchant de la part d'une jeune femme. D'après sa voix, elle ne devait pas avoir plus de trente ans et Monsieur Moreau avait bien dépassé la cinquantaine.

Le jour qui suivit le téléphone intempestif nous détrompa. J'aperçus par la fenêtre, sortant de son taxi habituel et bien emmitouflé, notre cher Totor.

Mais il n'était pas seul. Avec lui, une petite femme grise : grise de manteau, de cheveux et de teint. Une petite femme toute grise, dans la cinquantaine, elle aussi. Hélas, c'était Tine. La jeune Tine, un peu autoritaire, certes, mais prévenante et gaie, la jeune Tine que Moreau saluait avec tant d'enthousiasme deux fois par jour, cette Tine n'existait pas. Il fallait nous faire à cette nouvelle Tine bien réelle. Le geste prompt et vif, elle payait le taxi tout en tenant de la main gauche l'attaché-case de son mari. Cela fait, elle se mit en devoir d'appliquer la fameuse écharpe contre le visage de ce pauvre Totor qui marchait en aveugle, comme un gosse encapuchonné dans une tempête de neige. Ils avançaient tous les deux dans une bourrasque imaginaire. Tine conduisait son mari par le bras et, de la main droite, maintenait solidement en place la grosse écharpe. Elle était beaucoup plus petite que son mari et avait de la peine à atteindre le visage haut perché. Lui, tenait les mains en avant pour ne pas se cogner à des obstacles possibles : becs de gaz ou arbustes. Je leur ouvris

mon manteau, mes gants...» Assis sur son fauteuil de cuir, Monsieur Moreau tendait ses pieds, l'un après l'autre, pour que sa femme puisse lui enlever ses caoutchoucs.

A partir de ce jour-là, Madame Moreau accompagna son mari tous les matins. Ils arrivaient à neuf heures et demie, allaient déjeuner à une heure, revenaient à deux heures et quart et partaient à cinq heures et demie. Elle s'était instituée secrétaire privée de son mari. Bref, elle avait pris ma place. Elle était riieuse et péremptoire, efficace, dictatoriale, gaie comme un pinson. Mais La Mite (on l'appelait La Mite, maintenant) était légère et dévouée comme une mite. Elle dévorait son mari et le travail. Dès neuf heures quarante-cinq du matin, le plan des activités de la journée était dressé. Elle consultait le carnet des rendez-vous, ouvrait rapidement (avec un coupe-papier apporté par elle à cet effet) le courrier du jour et rédigeait une liste, par ordre d'importance, des choses auxquelles son mari devait «réfléchir». Elle tenait beaucoup à ce terme

çait qu'il était en train de réfléchir et ne devait pas être dérangé. Totor, en enfant docile, ne levait même pas le nez et continuait sa réflexion. Je m'étais faite à ce nouvel état de choses. Mais le premier jour, j'avoue que j'avais été bien vexée. S'adressant à nous deux à la fois, elle avait agité un index pâle et tacheté (La Mite avait dû être rousse) et nous avait dit d'un ton enjoué : «Mademoiselle, ne **parlez** pas à mon mari, s'il vous plaît...» Et : «Vic, ne **tentez** pas de répondre à Mademoiselle. Continuez à réfléchir, **s'il vous plaît**...» Elle m'avait ensuite expliqué à voix basse et toujours sur le mode complice que, si on l'interrompait pendant ses réflexions, il risquait de perdre le fil. Les matinées surtout étaient réservées à ces sessions réflexives. L'après-midi, j'étais libre, en général, d'adresser la parole à Monsieur Moreau. Mais la porte de son bureau étant toujours fermée, depuis le règne de La Mite, il me fallait frapper et attendre que sa voix cordiale et détestable me dit d'entrer. Une fois, pourtant, je ne fus pas admise. J'entendis des «Non, non, non, pas maintenant» qui me parurent curieux et, en bonne concierge, je me précipitai au *pool* des dactylos pour raconter la dernière de La Mite.

«Ils font l'amour», dit la vilaine Gladys.

«Elle lui change son maillot de corps», dit Katie.

Elle n'était pas loin de la vérité, cette brave Katie.

Lorsque La Mite m'appela, Moreau, le dos tourné, boutonnait coupablement son gilet tricoté et remettait son veston. «Dépêchez-vous donc, Vic, si vous ne voulez pas attraper une bonne bronchite.» «Oui, bonne bronchite, je me dépêche» marmonnait Moreau. La Mite m'expliqua qu'elle avait dû appliquer quelques ventouses à son mari. L'année précédente à même époque, il lui avait fait une petite bronchite qui avait été suivie d'une bonne broncho-pneumonie. Il était resté alité plus de quinze jours. Elle n'avait aucune envie qu'il lui refasse le même coup.

Je n'avais jamais vu Moreau aussi pathétique, essayant de rentrer ses pans de chemise sans en avoir l'air, sans dégrafer le haut de son pantalon. Ces malheureux pans de chemise continuaient à dépasser et il me fixait intensément du regard pour que je regarde ses yeux et non ses pans de chemise, et il tâtonnait pour les sentir et pouvoir les rentrer, sans regarder ce qu'il faisait, avec l'espoir, sans doute, que je ne m'apercevrais de rien. Combien nous étions gênés, Totor et moi ! La Mite, elle, parfaitement à



la porte du bureau. Tout ce que j'apercevais de la figure de mon vieux basset était son œil gauche clignotant entre chapeau et cache-nez. Tine lui annonça que maintenant il pouvait enlever son écharpe. Sa voix était bien celle du téléphone, claire, presque enfantine. Monsieur Moreau tenta de faire des présentations. «Tout à l'heure, tout à l'heure, Vic. Pas maintenant, Vic. Enlevez d'abord votre manteau, donnez-moi vos gants...» Elle s'affairait pendant que Totor (ou Vic) marmonnait, répétant en écho affaibli, ses instructions : «Oui, tout à l'heure,

de «réfléchir». La réflexion devait précéder l'action. Avant de dicter des lettres, donner des coups de fil et recevoir des visiteurs, il fallait que Monsieur Moreau ait eu le temps de «réfléchir».

J'appris assez rapidement que, dorénavant, lorsque j'entrerais dans le bureau de mon patron, il me faudrait m'adresser à Madame Moreau d'abord. Dans certains cas, elle m'autorisait — non, elle me «conseillait» avec une sorte de bonne grâce complice — de m'en référer à son mari. Mais en général, elle m'annon-

l'aise, vaquait gaîment à ses occupations. Je crois que j'ai beaucoup appris sur la vulnérabilité masculine ce jour-là.

Un matin, Madame Moreau m'invita à venir déjeuner avec eux au tea-room où Totor, dans la bienheureuse période pré-Tine, allait s'envoyer un cappuccino derrière la moustache. Je m'amuse souvent à me «rejouer» mentalement l'enregistrement du dialogue entre Monsieur et Madame Moreau tel qu'il se déroula à table ce jour-là.

— Qu'est-ce que vous faites, Vic?

— Mais rien, Tine, je ne fais rien.

— Si, si, avec votre main!

— Avec ma main?

— Oui, avec votre main sous la table, Vous agitez la table.

— Ah oui, je me grattais le genou.

— Allons bon! Si vous vous grattiez le genou c'est que votre allergie à la laine recommence... Enfin, il nous faut commander. Potage, Vic?

— Oh oui, potage, potage, absolument!

— A moins que vous ne préféreriez la carotte râpée?

— Ah peut-être bien, c'est très bon la carotte râpée...

— Vous ne croyez pas que quelque chose de chaud vous ferait plus de bien?

— Oui, en effet, le potage vaudrait mieux, je crois.

— A moins que le potage ne soit gras. Vous savez que vous ne supportez pas les potages gras. Enfin..., à vous de décider... Vous prenez donc la carotte râpée, n'est-ce pas, nous sommes bien d'accord?

— Bien d'accord, oui absolument, la carotte râpée...

C'était la première fois que je m'identifiais totalement à un autre être humain. Pendant que je mangeais mon hors-d'œuvre varié, il me semblait ressentir le désir de Moreau pour ma sardine bien huileuse. Et en même temps, je mâchais, en imagination sa fade carotte, botte de paille mouillée et douceâtre mais gorgée de vitamines. Et tout en déjeunant, je m'inventais le scénario suivant:

J'étais mariée et j'invitais Monsieur Moreau à dîner chez moi. Tine était morte: une bonne broncho-pneumonie l'avait terrassée. Pendant que mon mari, bel et grand Anglais, conversait gaîment avec Monsieur Moreau («Appelez-moi donc Victor»), je servais le hors-d'œuvre: saumon fumé d'Écosse, toasts bien chauds et bien beurrés, le tout arrosé de vodka. Monsieur Moreau se régala et d'un geste plein de panache acceptait de finir la dernière tranche de saumon.

MC

# La vieille dame du Palais Royal

## Une évocation de Pierre-Ph. Collet

Et si la vieillesse n'était que l'éclat adouci d'une lampe sur les livres? Si c'était l'heure nocturne et transparente où l'on ne songe pas plus à taire ses souvenirs que son âge?

J'aime à croire que Colette, après avoir imprimé discrètement sa vie dans ses romans, a joué en toute liberté sa vieillesse. Aucun témoin, sinon les ombres qui se déplaçaient sur les murs de sa chambre, en sens inverse de la marche du soleil. Aucune présence sinon la vie égoïste d'un chat. C'est qu'il ne fallait pas la déranger: elle essayait sur elle-même la vieillesse. Tout comme elle l'avait fait de l'adolescence ou des passions. Elle cherchait infatigablement un remède à ce doux vertige qui ne la lâcherait plus et qui de jour en jour lui creusait les yeux, lui resserrait les doigts. Il devait bien exister une sorte de résurrection. Elle ne pouvait pas ne pas guérir de cela, comme elle avait guéri jadis du premier amour. Et l'amour, devenu inoffensif, lui était demeuré intact pour ses livres. Comme elle allait écrire sur la vieillesse, passé la vieillesse!

A présent, immobilisée, elle se contentait de l'odeur des arbres, de l'avertissement, dans ses membres, de la neige. On venait à elle. Vous repartiez tonifié et en même temps plus prévenant. Elle vous avait charmé, au sens rigoureux du terme.

Imaginez Jean Cocteau, le vieil ami d'autrefois, bondissant d'une trappe dans la pénombre de cette chambre, s'essayant en tailleur au chevet de Colette. Il dessine malgré lui des jeux d'ombres chinoises sur le dos d'un fauteuil voisin, en captant la lumière usée du soir. Colette observe ses mains

osseuses et magiciennes à la dérobee, de la même façon qu'elle prêtait attention à un chat ou à un oiseau, en ayant l'air de ne pas le voir. Tente-t-elle d'expliquer à Cocteau la vieillesse qui lui vient, à lui aussi, le marquant aux yeux de petites rides qui n'ont pas le rire pour origine? Ou est-ce lui qui lui transmet un talisman, comme il en a distribué toute sa vie autour de lui, une de ces paroles à l'emporte-pièce qui vous tourmente si vous ne parvenez pas à l'oublier? Le charme émane-t-il de Colette ou de Cocteau? Ou simplement de l'heure grave qui vient et que l'un et l'autre voient venir? Imaginez-les au Palais Royal, vieillis par-dessus leur jeunesse, un peu craintifs mais courageux. Colette a souri. Pareillement, quand elle avait froid et faim dans Paris occupé, elle inventait, sans toujours l'écrire, un feu, des marrons grillés. Elle ajoutait le luxe d'une chatte à caresser. Cocteau l'a surprise dans son sourire. Elle s'excuse: c'était pour ne pas mourir de froid.

Un affreux protocole veut que la vieillesse, venant après les autres saisons de la vie, soit considérée comme l'inévitable catastrophe. Colette a charmé la vieillesse même. Par sa courageuse lucidité, elle permet à l'hiver de passer et au printemps de batailler à coups de bourgeons durcis et de fleurs encapuchonnées, jusqu'à ce que des jours meilleurs soient accordés aux hommes. Alors un sourire, lèvres serrées, signifie une victoire.

Dans sa chambre ombreuse, entre la lampe et les livres, la vieille dame du Palais Royal a souri longtemps et rien encore n'a détraqué le prodigieux mécanisme des printemps sur la terre.

P.-Ph. C.

